

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°34 – septembre/octobre 2011

« Le temps qui vient du Seigneur ne naît pas du ciel étoilé »

Jacob Böhme



Tous droits réservés
2006-2011

- DOCUMENTS D'OCCIDENT

D'Orient et d'Occident

RENÉ GUÉNON écrivait : « Si quelque chose de l'Occident peut être sauvé, ce ne sera possible qu'avec l'aide de l'Orient ». Cette phrase est valable, mais l'inverse le serait également. L'Inde peut-elle aider l'Europe sur le plan des valeurs spirituelles ? Si oui, dans quel sens ? Tel est le problème que nous voudrions ici tenter d'envisager.

Précisons tout d'abord que l'Orient et l'Occident, tout en suivant des chemins radicalement différents, n'ont jamais été plus proches dans l'élaboration de leurs pensées. Et pourtant il est curieux de remarquer, si paradoxale qu'une telle affirmation puisse paraître, que l'Occident devra en grande partie son salut à la science. On pourrait à cet égard rappeler les propos du savant Louis de Broglie faisant allusion aux « grandes découvertes qui ont été comme de brusques éclairs nous faisant apercevoir tout à coup une harmonie jusque-là insoupçonnée ». Plus encore ce même auteur a parlé de « ces réalités ultimes dont la science pure poursuit inlassablement la recherche ».

La science, en bouleversant les notions d'espace et de temps, a renouvelé la recherche de la connaissance. Ces catégories semblaient irrémédiablement fixées par les philosophes et les progrès de la science ont brisé totalement leurs structures. Les frontières entre le fini et l'infini, telle une ligne Maginot qu'on pouvait croire définitive, ont été détournées, perdant ainsi tout pouvoir d'enfermer dans une inviolable sécurité.

L'intelligence occidentale habituée à des critères de certitudes liées aux sciences positives, physiques et mathématiques, pénètre dans une voie nouvelle. Nous sommes loin aujourd'hui des interdictions d'Auguste Comte formulées au nom des exigences de la positivité, car la science donne accès à la métaphysique. N'oublions pas d'ailleurs que Descartes lui-même considérait l'élaboration des sciences comme une des formes de la sagesse.

L''ORIENT' possède des valeurs de stabilité qui peuvent paraître étranges. Il a fallu que les mouvements politiques et l'industrialisation y pénètrent pour que le passé traditionnel puisse sembler ébranlé. Mais est-il détruit pour autant ? On éprouve plutôt la sensation de vagues successives qui se jettent durement contre une falaise. Creuse-t-il des abîmes d'une façon souterraine, l'avenir le révélera, rien n'est certain. En tout cas, aucune affirmation uniforme ne saurait être juste. Dans la Chine où les améliorations sociales sont indéniables, les philosophes qui en firent la grandeur peuvent être aujourd'hui bafoués, traités de réactionnaires ou de féodaux, mais ils retrouveront leur place. L'expérience apprend qu'on insulte volontiers ou encore qu'on annexe avant de reconnaître véritablement la valeur d'une œuvre de son auteur.

Plus que tout autre peuple, l'Inde possède un statut particulier. Elle demeure fidèle à un passé dans ses structures et sa manière de vivre. Ceux qui la connaissent bien affirment qu'elle est à la veille de subir une modification profonde et que l'industrie et les techniques risquent de la perturber. Toutefois, elle a conservé plus que toute autre terre, une tradition vivante. Elle est capable d'offrir à l'Europe un levain précieux qui l'oblige à une nouvelle prise de conscience de son passé, de son présent et de son avenir.

EN Occident, toutes les notions doivent être renouvelées. Sinon elles apparaissent inadéquates pour exprimer le réel. Le cosmos dont avait hérité le monde occidental doit lui-même être considéré avec un regard neuf. Les structures sacrales de la civilisation chrétienne, parfois provisoires, car elles suppléaient à l'instabilité du pouvoir temporel, se sont peu à peu estompées. Et pour les trouver, il semble nécessaire de les rechercher dans l'histoire du passé. Il est évident que toute civilisation liée à l'histoire est essentiellement mouvante ; le profane constitue le tapis magique sur lequel les événements s'inscrivent. Le mot magique signifiant un perpétuel mouvement dont l'allure peut être vertigineuse. Les dessins se ressemblent, mais ils sont analogues et jamais identiques. Cette histoire est illuminée par des individus dont le caractère moral et spirituel éclaire toute une période. On peut ainsi parler du siècle de S. Bernard ou du siècle de Bossuet. Plus l'histoire avance dans le temps, plus un

recul s'avère nécessaire afin de pouvoir distinguer les visages, et moins les personnalités dominant car il existe un grouillement d'individus insuffisamment grands pour marquer une époque d'un sceau particulier. L'élite domine moins dès que la masse sort de son ignorance. Dans un village d'aveugles, un borgne serait marquant ; quand tout le monde voit mal, mais semble à peu près distinguer, le regard lucide n'apparaît rien percevoir de plus.

Nous avons pris l'habitude en Europe de plaider coupables et de nous lamenter sur notre sort. Nous éprouvons l'impression d'être réduits face aux deux grandes puissances qui semblent à des cancers prolifèrent leurs cellules dans le monde. Nous oublions volontiers la splendeur d'une civilisation chrétienne qui fit notre passé mais qui n'est point morte présentement : elle traverse seulement une mue et toute puberté est difficile.

UNE prise de conscience s'impose ; il s'agit pour l'homme non seulement de ne pas mourir de faim mais d'assumer dans la liberté et la dignité son destin humain. Et la grandeur de l'Europe est de vouloir donner à autrui ce qu'elle possède, ce qu'elle découvre et ce qu'elle aime. En d'autres termes, l'Europe désire faire partager sa foi et ses espérances. Or, la nouvelle voie de réalisation dans laquelle nous entrons nous permet de comprendre que l'homme possède en lui des possibles qui s'actualisent dans la mesure où il se transforme. Au sein des bouleversements que subit l'univers, l'Europe se doit pour recouvrer son propre équilibre de retrouver en les perfectionnant les valeurs intellectuelles et spirituelles qui firent sa grandeur et qu'elle semble avoir momentanément oubliées. Et c'est dans cet ordre que la pensée de l'Inde peut jouer un rôle décisif.

Tout d'abord l'Inde nous apporte un sens du sacré. Mais cet ordre du sacré qui fit la grandeur de l'Europe médiévale l'avons-nous donc perdu ? Il importe de ne pas nous tromper ; le sacré n'est pas mort en Europe, pas plus que Dieu n'est mort, c'est une forme de sacralisation qui s'effondre. Un monde qui s'évanouit entraîne avec lui des formes sacrales mais non la réalité sacrale elle-même que rien ne peut atteindre mais seulement momentanément recouvrir ; une purification du sacré s'opère et nul ne peut le nier.

C'est, il me semble, sur un plan psychologique plus encore que dans l'ordre sacré que l'Inde peut aider l'homme européen. La pratique de la connaissance de soi exigée par la sagesse hindoue se trouve également dans l'enseignement de Socrate et encore dans la Bible, mais l'Inde nous propose des moyens que notre science psychologique européenne ignore et que la psychanalyse ne saurait ébaucher : il s'agit d'une science de, profondeurs de l'être.

CETTE connaissance de soi que nous enseigne l'Inde comporte à sa base le yoga dont nous avons déjà parlé et dont chacun possède en France, sinon une connaissance, du moins quelque idée. Le yoga a pour fondement l'aspect cosmologique de l'homme, Frithjof Schuon en a parfaitement indiqué la structure en le décrivant comme « la manifestation la plus directe et aussi la plus ample d'un principe spirituel. Ce principe est essentiellement celui d'une « technique » ou d'une « alchimie » tendant à ouvrir le microcosme humain à l'influx divin ».

Cette technique débouche sur une métaphysique. Celle-ci essentiellement concrète ne saurait se perdre dans les images du rêve. A base d'expériences aussi bien dans l'ordre des valeurs spirituelles que dans l'ordre de la science, elle aboutit à transformer l'être en lui donnant accès à sa propre réalité.

Par les méthodes de concentration qu'elle possède, l'Inde peut apprendre à l'Européen à se recueillir, à méditer, c'est-à-dire à communier avec la réalité de son essence afin de pouvoir informer son activité d'un principe qui lui confère une structure et que trop souvent l'activisme ne lui permet pas de posséder. Cette technique lui ouvre en même temps une nouvelle voie d'accès vers le langage. En effet, l'homme européen s'aperçoit que son propre langage a cessé de véhiculer le Verbe. Les mots de son vocabulaire semblent privés de sens. Il lui faut donc nécessairement recourir à l'origine des signes, aux valeurs des symboles et des mythes. Dans ces domaines des voies ont été ouvertes.

EN dehors des indianistes qui ont choisi pour patrie l'étude d'une pensée, d'amis de l'Inde qui trouvent dans la sagesse hindoue une réponse à leurs aspirations les plus profondes, il est un certain nombre d'êtres vacants, déçus

par d'autres recherches, qui d'une façon plus ou moins romantique interprètent ce qu'ils sont incapables de saisir. On est toujours tenté par la nourriture du pacage qui n'appartient pas à son propre domaine, dit un proverbe. Souvent la recherche d'une autre tradition provient de l'ignorance de la sienne propre. Le goût de l'exotisme, une mode qui par conséquent fantaisiste atteint surtout les oisifs d'ailleurs fort nombreux, risque de perturber des esprits sans rien leur apporter de valable.

Il ne faut pas s'y tromper. Les Français comme d'ailleurs tous les Européens se doivent d'aborder les religions et les philosophies de l'Inde avec leur propre conscience et leur propre mentalité, sinon ils risquent d'imiter et de copier, tombant ainsi dans une singerie dépourvue de qualité. L'Europe issue de la civilisation chrétienne possède ses propres valeurs qu'il importe de ne pas abandonner mais de rénover. Dans ce sens la méditation des Écritures sacrées, qu'il s'agisse des Védas ou de la Bible est précieuse ; l'homme moderne se doit de les connaître. L'histoire des religions et des philosophies ne peut qu'élargir son champ d'expériences. Les disciplines du yoga s'avèrent précieuses pour aider l'Européen à entreprendre un travail personnel sur lui-même.

Voici, il me semble, l'essentiel auquel la technique du yoga convie l'Européen.

Que celui-ci l'informe de sa propre structure, cela est essentiel, sinon il risque de se dévoyer au sens étymologique du terme et par conséquent de se perdre dans des voies sans issue.

QUEL est l'avenir de l'Inde ? C'est une question qu'on se pose avec angoisse en raison même de son amour. L'Inde se trouve en face d'une ère nouvelle à laquelle elle participera un jour ou l'autre. Ses pistes, ses routes, ses aéroports, ses hôpitaux, ses universités sont autant de ponts avec la civilisation occidentale. L'Inde peut demain connaître une prospérité industrielle qui changera son visage mais non sa structure véritable. Je n'oublie pas que Manchester a tué l'artisanat mais je sais aussi que l'Angleterre en formant nombre de fonctionnaires indiens a empêché l'Inde de connaître une période difficile que son départ aurait pu susciter.

Dans « leur civilisation et notre délivrance » de Gandhi, je lis que « la machine a répandu la désolation sur l'Europe...

Symbole de la civilisation moderne, la machine est l'expression d'un état de péché ». De telles affirmations appartiennent, il me semble, davantage à des fantômes qu'à des êtres de chair, de sang mais de foi qui veulent faire face au monde nouveau qui s'inaugure et dans lequel ils se doivent d'accomplir leur tâche d'hommes. N'est-il pas plus sage, au lieu de se lamenter, de s'engager dans un monde dans lequel on se trouve incarné.

La science accomplit des merveilles, elle permet à l'homme de devenir créateur et de donner sa propre réponse. Alors un dialogue peut s'entamer. Il se situe sur un plan d'éternité que les incidences de l'Histoire ne sauraient perturber. Les échos peuvent changer : la forêt, la montagne, la mer rendent d'une façon différente un son identique, mais le son est toujours le même et aucune machine, aucune technique ne saurait l'abolir car il est perçu au plus profond de soi-même.

Nous sommes comme des nains perchés sur les épaules de géants, en raison de leur stature nous pouvons voir plus loin qu'eux-mêmes, écrivait un auteur du XII^e siècle. Peut-être sommes-nous des nains, mais le nain peut faire face à son destin et servir de géant aux générations futures. L'important n'est-il point d'opter constamment pour le difficile ? Donnons à l'homme moderne la possibilité et le temps de digérer ses propres trouvailles. A chaque nouveau tournant de l'Histoire, une maturation est exigée.

ON peut trouver dans ces notes de voyage et les réflexions qu'il suggère des oppositions, des jugements qui semblent se démentir l'un l'autre ou du moins se corriger. La pensée se cherche bien plus qu'elle ne s'affirme et je ne suis pas certain que mes propos soient justes.

Il reste vrai que je demeure obsédé par la vision de la misère dans laquelle est plongée la masse indienne ; que j'ai ressenti jusqu'aux entrailles les vibrations sacrales de l'Inde. Il est encore exact que j'aime cette terre et que je rêve d'y retourner un jour en dépit de certaines déceptions sur le plan des rencontres dans l'ordre de la sagesse. En écrivant cette dernière phrase, je me garde d'oublier que chacun ne peut voir qu'à son propre niveau.

Marie-Madeleine Davy
[2 janvier 1958]

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DES AMIS DE DIEU

La tombe de Tauler

Les documents établissant que le Frère Johannes Tauler mourut en dehors de son couvent¹ seront peut-être récusés par quelques esprits sceptiques, du fait qu'ils sont de beaucoup postérieurs à cet événement. Pourtant l'imagination se complait à se représenter le cortège funèbre des Pères Dominicains, drapés dans leurs amples chapes noires qui recouvrent le froc de bure blanche, conduisant leur frère à sa dernière demeure à travers les rues de Strasbourg. Des bords de l'Inn jusque tout près de la cathédrale, dont maître Gerlach construisait alors le troisième étage de la tour, on aime à se figurer une foule disparate se pressant sur le passage des restes mortels de cet homme au verbe étrange. De son vivant, d'aucuns avaient ri de cet « illuminé » ; à ceux-là mêmes il avait inspiré une crainte mystérieuse. Les autres, ses pénitents ou simplement des amis de Dieu, révéraient en lui l'apôtre de la vie intérieure et le fils privilégié du Très Haut. Tous s'accordaient aujourd'hui à proclamer que ce religieux était mort en odeur de sainteté, *cum fama sanctitatis*.

De tout cela l'histoire ne nous dit rien : elle nous affirme bien sobrement que Johannes Tauler fut enterré dans ce couvent, dont il avait répandu au loin la renommée par sa prédication, – sans s'en douter presque –, et dont il était la plus lumineuse illustration, – bien malgré lui. Déjà un vent délétère de mondanité et de libertinage soufflait dans cette maison et ils étaient bien rares, sans doute, ceux qui eussent pu comprendre les aspirations et le langage du contemplatif et plus d'un haussait peut-être les épaules à ses paroles divines. Ils comprirent pourtant qu'ils devaient perpétuer le souvenir de celui dont la vogue temporaire n'avait pas manqué d'être profitable au couvent tout entier.

¹ Dans un pavillon, situé au fond du jardin des Dominicaines de Saint-Nicolas-aux-Ondes.

Ou bien est-ce à sa famille, qui vivait dans l'aisance, à ses pénitents, parmi lesquels on comptait le banquier R. Merswin, que revient l'honneur d'avoir eu la pieuse pensée de recouvrir d'une pierre tombale la fosse de l'humble fils de Dominique ?²

*

ANNO DOMINI MCCC LXI XVI KALENDIS JVNII
CJRICI ET JULITE [OBIIT] FRATER IOHANNES
TA[VLE]R (?) ou TA[VLER].

En traduction française :

« L'an de grâce 1361, le 16 juin, (jour de) Cyr et Juliette, mourut le Frère Jean Tauler. »

La fête du petit martyr et de sa mère se célèbre, en effet, le 16 juin [...].

Pour compléter cet acte de décès « lapidaire », n'hésitez pas à y joindre les mots qui se trouvent en haut sous les premières lettres de l'épithaphe, à savoir : o I o N et les deux noms de N-S. inscrits l'un et l'autre dans un cercle en traits corrompus, qui est sans doute l'ébauche d'un nimbe :



« ...Obiit Fr. Johannes Tauler in Christo Jesu », locution consacrée que notre langue connaît aussi sous cette forme un peu différente :

« Le 16 juin 1361 le Fr. J. Tauler s'est endormi dans le Seigneur. » [...].

Le montant de gauche est presque entièrement occupé par une COLONNE reposant sur une base composée d'un mince tore et d'un listel, et couronnée d'un chapiteau réduit à une simple échine, pendant exact de la base. Sa hauteur totale est de 1 m. 62. On pourrait croire que le tailleur ait exécuté son

² [Telle est l'hypothèse, défendue récemment (1996) par Jean Devrient : « Son commanditaire semble avoir été Rulman Merswin. Ce dernier est le seul personnage actuellement connu parmi les proches de Jean Tauler qui ait eu les ressources financières et spirituelles nécessaires à la commande d'un tel monument. »]

inscription sans prendre ses mesures et que n'ayant plus rien à mettre il ait voulu atténuer l'impression de vide, d'incomplet que laissait le blanc de ce montant, en y traçant quelques lignes ornamentales. Ce n'est pas mon opinion : il me paraît bien plutôt qu'il faille attribuer à cette colonne la signification symbolique qu'elle a eue dès les premiers âges chrétiens et dont l'emploi métaphorique est encore courant aujourd'hui. Il s'appuie sur un verset de l'Apocalypse (chap. III, v. 12).

Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei...

« Celui qui vaincra, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu. »

Tauler s'en est souvenu, sans doute, quand il termine par ces paroles un de ses sermons pour l'Ascension, dont je souligne en passant la signification pour l'étude de sa propre vie intérieure :

L'homme qui parvient à opérer le retour de sa syndérèse³ vers son origine divine, celui-là « devient véritablement un homme divin, et ces hommes-là sont *les piliers du monde et de la Sainte Église* », « *die sulen der welte und der heiligen kirchen.* »

N'avait-il pas lui-même, mieux que tout autre, suivi la voie qu'il traçait alors à ses auditeurs ? Lui, le moine, dont dès 1336 le Bienheureux Venturini espérait qu'il répandrait le nom du Christ en Allemagne ; lui, le contemplatif, l'homme que Dieu aimait le mieux sur terre, en qui Il se complaisait comme en un doux jeu de harpe et qu'Il comptait parmi ceux qui avaient enflammé la terre par leurs paroles de feu !

Ce prédicateur, qui avait si bien justifié les paroles du Bienheureux Venturini, pouvait, à juste titre, être considéré par ses contemporains comme un pilier de son ordre et de l'Église toute entière.

*

L'EFFIGIE en pied de Tauler, de grandeur naturelle, occupe tout le panneau central : elle mesure 1 m. 673 ; elle est tracée au trait⁴ et à fleur de pierre.

Sans vouloir prétendre qu'elle soit un portrait d'une ressemblance parfaite, on peut admettre pourtant que le lapicide

³ [*Syndérèse*, ou conscience exacte de son état moral.]

⁴ Le trait est profond de 3 millimètres au grand maximum.

se soit évertué à reproduire les traits les plus caractéristiques : frère du couvent ou sculpteur de la cathédrale, il ne pouvait manquer d'avoir vu souvent le célèbre prédicateur.

Celui-ci nous apparaît de taille élevée, émaciée, bien qu'entre sa stature totale et la tête règne la proportion classique. Le long manteau traînant des Dominicains ne contribue pas peu à le grandir. Le corps est représenté tourné de trois quarts vers la gauche. L'ample chape retroussée sous le bras droit qu'elle prend comme une écharpe forme godet plus bas que la hanche, étoffant ainsi la silhouette trop mince ; puis elle retombe en une double draperie d'assez belle allure pour s'évaser autour des pieds. Du côté gauche qui s'efface on n'aperçoit que le premier de ces plis drapés.

Sous son ampleur le manteau découvre le scapulaire plus court. La capuce moule des épaules étroites et tombantes et semble descendre plus bas dans le dos, tandis que le bord de son capuchon remonte très haut dans la nuque. Par contre la tunique laisse bien à découvert la gorge. Sur la poitrine, immédiatement sous la capuce, très courte, à la place du fermail de la chape, une couronne à trois fleurons, entre lesquels sont intercalées deux pointes : le fleuron du milieu est trilobé, les deux extrêmes sont tracée en profil.

A l'origine symbole du martyr, la couronne devint plus tard aussi l'attribut des confesseurs, des élus en général ; déjà dans la Vision de Jean, le message du Seigneur à l'église de Smyrne contenait ces paroles, *Ap.*, II, 10 :

Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitae.

« Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie. »

Elle surmonte ici le nom de Tauler ; car c'est à tort, je crois, que Schmidt voit dans ces trois lettres le monogramme du Christ : IHS. Au lieu de l'S la pierre porte C ; on ne peut contester que le monogramme de Jésus s'écrivît parfois IHC ; mais il faudrait expliquer la répétition du même nom et son alliance avec le T qu'il surmonte. J'incline plutôt à voir dans le dernier caractère un E imparfait. Mais, que ce soit un S ou un E, l'interprétation correcte du sigle ne peut être que

IOHANNES ;

c'était d'ailleurs déjà celle de Königshoven.

Cela étant admis, il n'y a plus d'hésitation pour le T en forme de tau gravé sous le nom. Un interprète ingénieux aurait

pu sinon y voir le signe de la croix qui avec le nom de Jésus formerait la marque des élus dont parle l'Apocalypse, le sceau de Dieu. Mais non ; ce n'est tout bonnement que l'initiale du nom de famille *Tauler*.

De la main droite, longue et effilée, quatre doigts singulièrement inégaux sont visibles : trois sont pliés dans la paume, l'index montre l'Agneau de Dieu nimbé et porte-étendard. La patte droite antérieure levée, Il est debout sur un livre (les Saints Évangiles ?) que tient la main gauche.

La lithographie de SIMON figure cinq doigts dont les dernières phalanges se recourbent pour saisir la Bible. Cette faute de dessin est parfaitement admissible ; pourtant je crois distinguer de gauche à droite d'abord un fermoir, puis quatre doigts, dont le dernier pourrait bien n'être pas replié comme les autres et se trouver sous le second fermoir, peu distinct.

Ces emblèmes, les Livres Saints et l'Agneau de Dieu, conviennent bien à l'interprète illuminé du Verbe Divin et au zélé prédicateur du Saint Sacrement ; peut-être suffit-il d'ailleurs de rappeler que dès les premiers temps chrétiens, saint Jean, dont Tauler porte le nom⁵, était représenté avec l'un au moins de ces attributs : *Johannes agniferus*.

La figure, vers laquelle l'Agneau divin semble élever ses regards avec complaisance, répond bien à l'image que nous aurions pu nous faire des traits du mystique : malgré les gaucheries du dessin, elle est expressive. Contrairement au corps, la tête est tournée de trois quarts vers la droite ; la couronne des fils de saint Dominique ceint un crâne large. Les yeux, dont les amandes sont soulignées d'un trait prononcé, ont un regard doux, un peu mélancolique ; le nez presque droit est formé de deux lignes parallèles qui se continuent dans les arcades sourcilières ; la bouche est petite à l'excès ; les pommettes saillantes donnent à la face une apparence émaciée, renforcée par le puissant menton carré, signe d'une grande volonté.

Dualité d'expression remarquable que cette énergie alliée à une douceur un peu triste ; elle n'est pas pour déplaire chez ce mystique qui insiste tant sur les vertus d'humilité, de patience,

⁵ Mais c'est saint Jean-Baptiste qu'on appelle *agniferus* et c'est sans doute de l'Évangéliste que Tauler tient son nom ; car dès les premiers temps, celui-ci était fort en honneur chez les Dominicains

de bonté et qui par son vouloir persévérant est parvenu aux plus hauts sommets de la vie spirituelle que l'âme puisse atteindre ici-bas.

Mais alors, c'est qu'en dépit de sa technique rudimentaire, l'artiste, pour maladroit qu'il fût, aurait attrapé la ressemblance réelle du pieux moine ! On se prend à croire à ce miracle : on voit revivre Tauler dans cette image fruste, qu'un autre miracle a sauvée de la démolition et de l'incendie.

A.L. Corin



Lithographie de Simon (reproduite par Charles Schmidt)

Jacob Böhme

DE L'INCARNATION

DE

JÉSUS - CHRIST,

Exposée en trois parties,

SAVOIR :

1. COMMENT LE VERBE ÉTERNEL EST DEVENU HOMME,
ET DE LA VIERGE MARIE;
2. QUE NOUS DEVONS ENTRER DANS LES SOUFFRANCES,
L'AGONIE ET LA MORT DE CHRIST;
3. DE L'ARBRE DE LA FOI CHRÉTIENNE.

ÉCRIT D'APRÈS UNE ÉLUCIDATION DIVINE

PAR JACOB BÖHM,

en l'année 1626.

9. Après que Satan eût été chassé du lieu de ce monde, ce même lieu ou trône (privé de sa légion d'anges) fut en grand désir de son prince ; mais il était expulsé : Dieu lui créa donc un autre prince, savoir Adam, le premier homme, qui fut aussi le prince d'un trône devant Dieu ; et il nous faut ici bien considérer sa création, de même aussi sa chute, en considération de laquelle le cœur de Dieu s'émut et devint homme.

10. Ce n'est donc pas une chose de peu de valeur que la création de l'homme, puisque sa chute fut la cause pour laquelle Dieu devint homme ; afin de pouvoir le relever : sa chute ne consiste donc point dans la simple manducation d'une pomme ; sa création ne fut point telle non plus que la raison extérieure se la représente, puisqu'elle croit que le premier Adam ne fut, dans sa création, qu'une simple masse de terre non, ma chère âme, Dieu ne s'est pas fait homme en faveur d'un masse de terre ! –

il ne s'agissait pas non plus simplement d'une désobéissance, au sujet de laquelle Dieu se soit fâché, dont sa colère n'eût pas pu être apaisée, sans s'être vengée sur son Fils et l'avoir égorgé.

11. Pour nous autres hommes, après la perte de notre image paradisiaque, ceci est un mystère et est demeuré caché, excepté à quelques-uns qui ont de nouveau atteint (saisi) le mystère céleste : quelque chose en a été manifesté à ceux-ci, selon l'homme intérieur ; car nous sommes morts au paradis en Adam et il nous faut de nouveau y reverdir (comme dans un autre monde, dans la vie de Dieu, dans la substantialité et corporéité célestes) par la mort et la corruption du corps ; et bien que l'âme de quelques-uns ait de nouveau revêtu la substantialité divine (soit le corps de Christ), l'Adam corrompu et terrestre a cependant recouvert le saint et pur mystère, de façon que le grand secret est demeuré caché à la raison. Car Dieu ne demeure pas dans ce monde, dans le principe extérieur ; mais dans l'intérieur : il demeure bien dans le lieu de ce monde, mais ce monde ne le saisit point ; comment donc l'homme terrestre saisirait-il les divins mystères ? Et si l'homme les saisit, c'est selon l'homme intérieur, qui est de nouveau né de Dieu.

12. Mais puisque le mystère divin veut désormais se découvrir tout-à-fait, et est ainsi rendu entièrement compréhensible à l'homme, que le secret lui est totalement découvert, il faut bien réfléchir à ce que cela signifie : rien autre que l'approche de la moisson de ce monde ; car le commencement a trouvé la fin et le milieu est mis dans la séparation. Tenez-le-vous pour dit, vous enfants, qui voulez hériter le royaume de Dieu ; nous vivons dans un temps très sérieux ; l'aire doit être nettoyée ; le bien et le mal séparés ; le jour point ; cela est hautement reconnu !

13. Si nous voulons parler de l'homme, bien le connaître et savoir de quoi il a été formé, il nous faut pour cela considérer la divinité avec l'Être de tous les êtres, car l'homme fut créé à l'image de Dieu de tous les trois principes ; une image et une ressemblance parfaites de tous points. Il ne devait pas être seulement une image de ce monde ; car l'image de ce monde est bestiale, et Dieu n'est devenu homme en faveur d'aucune image bestiale ; Dieu ne créa pas non plus l'homme pour vivre ainsi dans la qualité bestiale, comme nous vivons depuis la chute ; mais bien dans le paradis, dans la vie éternelle. L'homme n'avait

point une semblable chair bestiale, mais une chair céleste ; la chute seule le rendit terrestre et bestial. Il ne faut pas croire cependant qu'il n'eût rien de ce monde en lui, car il était revêtu du royaume et du régime de ce monde ; mais les quatre éléments ne régnaient pas sur lui ; les quatre éléments n'en formaient qu'un, et le régime terrestre était caché en lui ; il devait vivre dans la source céleste, et bien que tout fût manifeste (éveillé) en lui, il devait néanmoins régner par la source céleste de l'autre principe sur la source terrestre ; le royaume et la source des étoiles et des éléments devaient être soumis à la source paradisiaque. Ni chaleur ni froidure, ni maladie ni accident, ni aucune peur non plus, ne devaient l'atteindre ni l'effrayer ; son corps pouvait traverser la terre et les pierres sans se briser contre eux ; car ce n'eût pas été un homme immortel que celui que la matière aurait dominé, qui aurait été fragile.

14. C'est pourquoi, il nous faut bien considérer l'homme ; il ne s'agit ni de sophistiquer ni d'imaginer, mais bien de connaître et de savoir dans l'esprit de Dieu ; il est dit : il faut que vous naissiez de nouveau, si vous voulez derechef voir le royaume de Dieu dont vous êtes sortis. L'art n'y peut rien, mais bien l'esprit de Dieu qui ouvre à l'homme-image la porte du ciel, pour qu'il voie avec trois yeux ; car l'homme existe dans une triple vie, s'il est enfant de Dieu, s'entend ; sinon, il n'est que dans une double. Et il nous est assez connu qu'Adam, alors qu'il était la vraie sainte image, la ressemblance selon la Ste-Trinité, est sorti de l'Être divin et a imaginé dans la terrestréité, et introduit le royaume terrestre dans l'image divine, ce qui l'a corrompu et rendu ténébreux ; par où nous avons aussi perdu notre voir paradisiaque. Dieu nous a retiré le paradis, ce qui nous a rendu languissants, faibles et impuissants ; en même temps que les quatre éléments et les astres sont devenus puissants en nous, et nous ont assujettis à eux en Adam, ce qui aussi fut l'origine de la femme, du partage que Dieu fit d'Adam, alors qu'il ne pouvait pas se soutenir, savoir, en deux teintures, selon le feu et selon l'eau, comme on le verra ci-après, où l'une donne l'âme et l'autre l'esprit. Et après la chute, l'homme est tombé dans un état bestial, puisqu'il est réduit à se reproduire à la manière des bêtes, le ciel, le paradis et la divinité lui étant devenus un mystère ; bien que cependant l'être éternel, savoir la noble âme lui demeurât, mais couverte d'un vêtement terrestre,

obscurcie, infectée par la source terrestre et empoisonnée par une fausse imagination ; de telle sorte qu'elle ne fut plus reconnue pour enfant de Dieu ; causes pour lesquelles Dieu devint homme, afin qu'il délivrât l'âme de la sombre terrestréité et l'introduisît derechef dans la céleste substantialité dans la chair et le sang de Christ qui remplit le ciel.

- **DOCUMENTS D'ORIENT**

SUR LA VIE ET LES OPINIONS

DE LAO-TSEU ,

PHILOSOPHE CHINOIS DU SIXIÈME SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE.



PEU de sujets, dans le domaine de l'Histoire ancienne, sont propres à faire naître plus de curiosité, que les antiques rapports, et les liaisons maintenant presque oubliées, qui doivent avoir existé entre ces nations, dont l'origine remonte aux premiers âges du monde. A l'intérêt déjà si vif, qu'inspire tout ce qui tient aux mœurs, aux arts, au génie des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, des peuples de l'Inde et de la Chine, se joint une sorte d'étonnement, quand on croit apercevoir quelques traces de communications qu'on est accoutumé à regarder comme impossibles. Une seule particularité de ce genre, quand elle est bien constatée, fournit matière à une foule de questions piquantes, et à un plus grand nombre de conjectures. Telle est la cause de l'empressement que les savants ont toujours mis à les rassembler et à les expliquer. Souvenirs fugitifs, traditions presque effacées, analogies dans les usages et dans les opinions, tout a été recueilli avec avidité. Les faits les plus minutieux ont acquis de l'importance par le but qu'on se proposait d'atteindre, et qui n'était autre, en réalité, que de retrouver, en marquant les relations des peuples, l'origine et la succession des sciences, des arts et de la civilisation.

C'est aussi là le motif qui a engagé tant d'hommes judicieux à rechercher l'histoire des fables et des erreurs, vaste et importante partie de l'histoire de l'esprit humain. Car s'il ne s'agissait pour nous que de prendre une idée plus juste et plus précise des écarts auxquels notre entendement est exposé, nous pourrions bien, sans aller si loin et sans remonter si haut, en trouver, autour de nous, et dans nous-mêmes, les preuves les plus satisfaisantes, et les exemples les plus multipliés. Pour l'objet qui l'occupe, l'antiquaire laisse de côté ces méprises communes dans lesquelles notre raison se laisse naturellement entraîner, en tout temps et en tout lieu, par un effet de sa faiblesse et de son orgueil ; mais il s'attache de préférence à ces erreurs si singulières, à ces imaginations si bizarres, ou à ces subtilités tellement raffinées, qu'il est difficile de croire qu'elles aient été trouvées deux fois. Pour lui, les plus fortes absurdités sont les meilleures, parce qu'elles sont mieux caractérisées, et que les conclusions qu'il en déduit sont plus rigoureuses. C'est ainsi qu'on peut tirer parti des erreurs mêmes en faveur de la vérité, et faire tourner les fables au profit de l'histoire. Car enfin la vérité est une, et peut se trouver partout sans rien prouver ; mais le champ du mensonge est immense, et quand on s'y rencontre, il faut bien qu'il y ait quelque raison pour cela. Que deux hommes raisonnent juste, à trois mille lieues l'un de l'autre, cela n'a rien d'extraordinaire, et peut s'attribuer au bon usage qu'ils font de leurs facultés. Mais s'ils se trompent tous deux sur le même sujet, et précisément de la même manière, il y a à parier que leur méprise vient d'une source commune, et qu'ils ont eu le même instituteur.

Il y a ainsi telle erreur grossière qui a fait le tour du monde, plus vite que n'aurait pu faire une vérité, et dont on est bien embarrassé de suivre la marche, et de tracer l'itinéraire. Comment se fait-il, par exemple, que ces notions fantastiques, par lesquelles les anciens savaient si bien suppléer au défaut de connaissances géographiques, aient été portées à l'autre extrémité du continent ? Les hommes sans tête, qui ont les yeux sur la poitrine ; ceux dont les oreilles sont si grandes, que l'une leur sert de matelas quand ils sont couchés, tandis qu'ils s'enveloppent de l'autre comme d'une couverture ; les amazones, les pygmées et leurs combats avec les grues, les cyclopes et tous ces monstres dont l'imagination des Grecs avait peuplé les régions qui leur étaient inconnues, reparaissent

chez les mythologues de l'Asie orientale. Les mêmes attributs leur sont assignés, les mêmes aventures les caractérisent. On a seulement été contraint de changer le lieu de la scène, et, par une sorte de réciprocité, l'Occident est devenu pour les anciens Chinois, ce que l'Orient était pour les Grecs, le séjour ordinaire des monstres, et la région des êtres chimériques. Du reste, on a mis à conserver ces folies une scrupuleuse exactitude, qu'on souhaiterait de rencontrer souvent dans les sujets raisonnables. Les Kalmuks connaissaient, peut-être avant nous, les héros de ces contes puérils, dans lesquels Perraut n'a pas même eu le mérite de l'invention, et l'aventure des *Bottes de sept lieues* paraît avoir eu cours d'abord chez les sujets de Tchingkis-khan. Il importe peu que ces rapports roulent sur des circonstances frivoles ou de futiles absurdités. Ce n'est pas de leur plus où moins de valeur qu'il s'agit. L'analogie existe, elle ne saurait être attribuée au hasard. En l'expliquant, on résoudrait des problèmes historiques qui méritent toute notre attention.

Si de ces erreurs populaires on passe à celles des hommes instruits, je veux dire aux anciens systèmes de philosophie, on y trouve des marques non moins caractéristiques, et la matière de rapprochements tout aussi concluants. Ceux-ci offraient à l'érudition une matière intéressante et digne de l'exercer. Aussi ont-ils été remarqués depuis long-temps, Mais si l'on ne manque pas de faits de ce genre, recueillis dans les écrits des philosophes grecs et orientaux, on manque moins encore de systèmes imaginés pour en rendre raison. Toutefois, l'explication des rapports qu'on observe dans les opinions philosophiques des divers peuples de l'antiquité, laisse encore beaucoup à désirer. Comme il n'y a pas de meilleur moyen d'éprouver les hypothèses ; et de simplifier les explications, que de multiplier les aperçus, en augmentant le nombre des faits, j'ai entrepris d'en ajouter un à tous ceux qu'on avait déjà réunis, et, dans cette vue, j'ai soumis à un examen approfondi la doctrine d'un philosophe très-célèbre à la Chine, fort peu connu en Europe, et dont les écrits très-obscurs, et par conséquent très-peu lus, n'étaient guères mieux appréciés dans son pays, où on les entendait mal, que dans le nôtre, où l'on en avait à peine oui parler.

Les traditions qui avaient cours au sujet de ce philosophe, et dont on devait la connaissance aux missionnaires, n'étaient pas de nature à encourager des recherches sérieuses. Ce qu'on

savait de plus positif, c'est que ce sage, qu'une des trois sectes de la Chine reconnaît pour son chef, était né, il y a environ deux mille quatre cents ans, et qu'il avait fait un ouvrage qui est venu jusqu'à nous, sous le titre pompeux de *Livre de la Raison et de la Vertu*. De ce titre est venu celui de ses sectateurs, qui s'appellent eux-mêmes *Docteurs de la Raison* et qui soutiennent, par mille extravagances, cette honorable dénomination. C'est d'eux qu'on avait appris que la mère de leur patriarche l'avait porté neuf fois neuf ans dans son sein, et qu'il était venu au monde avec les cheveux blancs, ce qui lui avait valu le nom de LAO-TSEU, *vieil enfant*, sous lequel on a coutume de le désigner. On savait encore que, vers la fin de sa vie, ce philosophe était sorti de la Chine, et qu'il avait voyagé bien loin à l'Occident, dans des pays où, suivant les uns, il avait puisé ses opinions, et où, selon les autres, il les avait enseignées. En recherchant les détails de sa vie, j'ai rencontré beaucoup d'autres traits merveilleux qui lui sont attribués par les sectaires ignorants et crédules, qui s'imaginent suivre sa doctrine. Ainsi, comme ils ont admis le dogme de la transmigration des âmes, ils supposent que celle de leur maître, quand elle vint animer son corps, n'en était pas à sa première naissance, et que déjà précédemment elle avait paru plusieurs fois sur la terre. On sait que Pythagore prétendait avoir régné en Phrygie sous le nom de Midas, qu'il se souvenait d'avoir été cet Euphorbe que blessa Ménélas, et qu'il reconnut dans le temple de Junon, à Argos, le bouclier qu'il avait porté au siège de Troyes. Ces sortes de généalogies ne coûtent rien à ceux qui les fabriquent ; aussi celle qu'on a faite à Lao-tseu est-elle des plus magnifiques. Entre autres transformations, son âme était descendue, bien des siècles auparavant, dans les pays occidentaux, et elle avait converti tous les habitants de l'empire romain, plus de six cents ans avant la fondation de Rome.

Il me parut que ces fables pouvaient se rapporter à l'origine des principes enseignés par Lao-tseu, et peut-être offrir quelque souvenir des circonstances qui les avaient portées jusqu'au bout de l'Asie. Je trouvai curieux de rechercher si ce sage, dont la vie fabuleuse offrait déjà plusieurs traits de ressemblance avec celle du philosophe de Samos, n'aurait pas avec lui, par ses opinions, quelque autre conformité plus réelle. L'examen que je fis de son livre confirma pleinement cette conjecture, et changea du reste toutes les idées que j'avais pu me former de l'auteur. Comme tant d'autres fondateurs, il était

sans doute bien loin de prévoir la direction que devaient prendre les opinions qu'il enseignait, et, s'il reparaissait encore sur la terre, il aurait lieu de se plaindre du tort que lui ont fait ses indignes disciples. Au lieu du patriarche d'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs, je trouvai dans son livre un véritable philosophe, moraliste judicieux, théologien disert et subtil métaphysicien. Son style a la majesté de celui de Platon, et, il faut le dire aussi, quelque chose de son obscurité. Il expose des conceptions toutes semblables presque dans les mêmes termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions que dans les idées. Voici, par exemple, comme il parle du souverain être : « Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant. C'est la mère de l'Univers. J'ignore son nom, mais je le désigne par le mot RAISON... L'homme a son modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la Raison, la Raison en elle-même. » La morale qu'il professe est digne de ce début. Selon lui, la perfection consistait à être sans passions, pour mieux contempler l'harmonie de l'Univers. « Il n'y a pas, dit-il, de plus grand péché que les désirs déréglés, ni de plus grand malheur que les tourments qui en sont la juste punition. » Il ne cherchait pas à répandre sa doctrine. « On cache avec soin, disait-il, un trésor qu'on a découvert. La plus solide vertu du sage consiste à savoir passer pour un insensé. » Il ajoutait que le sage devait suivre le temps, et s'accommoder aux circonstances ; précepte qu'on pourrait croire superflu, mais qui, sans doute, devait s'entendre dans un sens un peu différent de celui qu'il aurait parmi nous. Au reste, toute sa philosophie respire la douceur et la bienveillance. Toute son aversion est pour les cœurs durs et les hommes violents. On a remarqué ce passage sur les conquérants : « La paix la moins glorieuse est préférable aux plus brillants succès de la guerre. La victoire la plus éclatante n'est que la lueur d'un incendie. Qui se pare de ses lauriers aime le sang, et mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les anciens disaient : Ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funèbres ; accueillez-les avec des pleurs et des cris, en mémoire des homicides qu'ils ont faits, et que les monuments de leurs victoires soient environnés de tombeaux. »

La métaphysique de Lao-tseu offre bien d'autres traits remarquables, que je me suis attaché à développer dans un mémoire particulier, et que, par divers motifs, je me vois contraint de passer sous silence en ce moment. Comment, en effet, donner une idée de ces hautes abstractions et de ces subtilités inextricables, où se joue et s'égaré l'imagination orientale ? Il suffira de dire ici que les opinions du philosophe chinois, sur l'origine et la constitution de l'Univers, n'offrent ni fables ridicules ni choquantes absurdités, qu'elles portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et que, dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles présentent une conformité frappante et incontestable avec la doctrine que professèrent un peu plus tard les écoles de Pythagore et de Platon. Comme les pythagoriciens et les stoïciens, notre philosophe admet pour première cause la *Raison*, être ineffable, incréé, qui est le type de l'univers, et n'a de type que lui-même. Ainsi que Pythagore, il regarde les âmes humaines comme des émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la mort et, de même que Platon, il refuse aux méchants la faculté de rentrer dans le sein de l'âme universelle. Avec Pythagore, il donne aux premiers principes des choses les noms des nombres et sa cosmogonie est en quelque sorte algébrique. Il rattache la chaîne des êtres à celui qu'il appelle *Un*, puis à *Deux*, puis à *Trois*, qui, dit-il, ont fait toutes choses. Le divin Platon, qui avait adopté ce dogme mystérieux, semble craindre de le révéler aux profanes. Il l'enveloppe de nuages dans sa fameuse lettre aux trois amis ; il l'enseigne à Denys de Syracuse, mais par énigmes, comme il le dit lui-même, de peur que, ses tablettes venant sur terre ou sur mer à tomber entre les mains de quelqu'inconnu, il ne puisse les lire et les entendre. Peut-être le souvenir récent de la mort de Socrate contribuait-il à lui imposer cette réserve. Lao-tseu n'use pas de tous ces détours, et ce qu'il y a de plus clair dans son livre, c'est qu'un être trine a formé l'univers. Pour comble de singularité, il donne à cet être un nom hébreu à peine altéré, le nom même qui désigne dans nos livres saints celui qui a été, qui est, et qui sera, JEHOVAH (IHV). Ce dernier trait confirme tout ce qu'indiquait déjà la tradition d'un voyage de Lao-tseu dans l'Occident, et ne laisse aucun doute sur l'origine de sa doctrine. Vraisemblablement, il la tenait ou des juifs des dix tribus que la conquête de Salmanazar venait de disperser dans toute l'Asie, ou des apôtres de quelque secte phénicienne, à laquelle

appartenaient aussi les philosophes qui furent les maîtres et les précurseurs de Pythagore et de Platon. En un mot, nous retrouvons dans les écrits de ce philosophe chinois, les dogmes et les opinions qui faisaient, suivant toute apparence, la base de la foi orphique, et de cette antique sagesse orientale dans laquelle les Grecs allaient s'instruire à l'école des Egyptiens, des Thraces et des Phéniciens.

Abel Rémusat

[A suivre]

• PUBLICATIONS

Annemarie Schwarzenbach, *La quête du réel*, textes choisis, présentés et traduits par Dominique Laure Miermont et Nicole Le Bris, photographies d'Annemarie Schwarzenbach, La Quinzaine littéraire/Louis Vuitton, 2011.

« Ce livre ne peut se refermer sans le sentiment que nous appartenons bel et bien à cette grande toile du monde où se font entendre, toujours plus retentissants, la tyrannie des pouvoirs, les idéologies poussées à leur comble, le nouvel esclavagisme, la modernité toujours plus envahissante, l'inhumanité radicale. Sentiment d'une métamorphose chez Annemarie Schwarzenbach, inéluctablement lorsqu'écrire est de régir contre la nuit, et contre cette musique du monde devenue un « désert d'ineptes slogans habilement tournés », monde du concept qui n'est plus en rapport avec la réalité, mais se présente comme le grand dissipateur des choses fondamentales, et nous conduit vers toujours plus d'exil. »

Nathalie Riera, août 2011.

Nathalie Riera, *Les Carnets d'Eucharis* :
<http://lescarnetsdeucharis.hautefort.com>

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Documents d'Occident

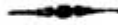
- Marie-Madeleine Davy, « Orient et Occident » [Autour d'un voyage en Inde], 2 janvier 1958.
- A.L. Corin, « La tombe de Tauler », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1922.
- Jacob Böhme, second chapitre de *L'Incarnation de Jésus-Christ*, 9-14, Lausanne, 1861.

Documents d'Orient

- Abel Rémusat, « Sur la vie et les opinions de LAO-TSEU », *Mélanges asiatiques*, 1825.

Publications

- Annemarie Schwarzenbach, *La quête du réel*, La Quinzaine Littéraire/Louis Vuitton, 2011.



Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2011